

# LA POLITISATION DU PICARESQUE DANS *JUEGOS DE MANOS* ET *LA RESACA* DE JUAN GOYTISOLO

**Bi Drombé DJANDUÉ**

Université Félix Houphouët-Boigny  
bathestyd@yahoo.fr

**Kouakou Alphonse YAO**

Université Alassane Ouattara  
ykalphonse10@yahoo.fr

## Résumé

*Juan Goytisolo, écrivain espagnol des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, fait partie de la génération d'auteurs qui, ayant souffert de la guerre civile dans leur enfance, se sont mis à écrire sur ses conséquences à partir de 1954, en s'inscrivant dans une rupture idéologique plus affirmée que leurs aînés au nom d'une rébellion ouverte contre le franquisme. Au cœur de cette narration du pire qui, tout en prolongeant la récente tradition trémendiste, substitue la critique à la terreur et au sordide, le personnage collectif et, avec lui, le saut d'un picarisme de la terreur à un picarisme des masses ou des classes sociales. Ce picarisme marxisant est porté par trois bandes dans trois romans de Juan Goytisolo : *ATICA* ou la bande des jeunes anarchistes (*Juegos de manos*) et la bande des enfants de la rue (*La resaca*).*

**Mots-clés :** *politisation, picaresque, picarisème, trémendisme, société.*

## Abstract

*Juan Goytisolo, a Spanish writer of the 20th and 21st centuries, is one of the generation of writers who, having suffered as a child from the civil war, began writing about its consequences in 1954, part of an ideological rupture more pronounced than their elders in the name of an open rebellion against Francoism. At the heart of the narrative of the worst which, while continuing the recent tradition of tremendism, substitutes criticism for terror and sordidness, is the collective figure and, with it, the leap from a picarism of terror to a picarism of the masses or social classes. This Marxist picarism is carried by three bands in three novels by Juan Goytisolo: *ATICA* or the gang of young anarchists (*Juegos de manos*) and the gang of street children (*La Resaca*).*

**Keywords:** *politicization, picaresque, picariseme, tremendism, society.*

## Introduction

Dans les années 50, le picarisme est élevé par les trémendistes à la dimension diabolique par opposition à l'angélisme. L'incapacité de créer des « héros positifs » résulte chez Juan Goytisolo et ses compagnons d'une forte tendance à la picarisation, c'est-à-dire, à décrire des personnages dont la vie et les comportements traduisent fidèlement la

crise sociétale. Aux premières heures de la dictature franquiste (1939-1975), les héros positifs ou angéliques, défenseurs de la mère patrie et incarnation des valeurs traditionnelles et religieuses, ont fait les beaux jours du roman néo-chevaleresque. En détruisant ces scènes de transfiguration, le trémendisme a rouvert l'univers romanesque à des individus de mauvais aloi. Le roman social-critique prolonge cette tradition picaresque réactualisée dans le trémendisme. Le changement de regard et de discours sur la réalité espagnole de l'après-guerre, signifie à son tour, une autre vision manichéenne dans laquelle les bons sont d'un côté et les mauvais de l'autre. Le nouveau picaro se recrute désormais parmi les victimes. Il est à la fois un personnage singulier et pluriel portant les valeurs et les malheurs de tout un groupe social.

Le picarisme des classes sociales ou des masses est attaché au personnage collectif. Le groupe y assure un héroïsme collectif ne laissant que très peu de place à la promotion individuelle. Les registres de la désinfantilisation et du désempolement dans lesquels les agressions des personnages sont portées aux autres, constituent les principaux générateurs de sociopicarismes parce que ce sont aussi ces deux registres qui génèrent des bandes. Les groupes criminels, associations de mendiants ou les organisations de la pègre, ont été de tout temps la terre fertile où germe et prospère la picarité. Le roman picaresque est la vitrine par excellence de ce monde asocial.

Partant, les personnages de Juan Goytisolo reflètent plus fidèlement, dans leur modernité, l'image du picaro traditionnel, sa personnalité et son état profond d'être seul contre tous, égoïste et peu soucieux d'entretenir durablement des relations amicales.

La présente contribution s'appuie sur les deux œuvres (*Juegos de manos* et *La resaca*) de Juan Goytisolo. Cette réflexion vise à décrire les bandes des personnages comme des microsociétés picaresques, à élucider les conflits entre les différentes bandes et la société qu'elles gangrènent. Par conséquent, l'analyse a pour cadre de déterminer et d'analyser, au moyen de la méthode thématique le comportement humain tel que défini par la société espagnole de cette époque.

## **1. Les bandes comme microsociétés picaresques**

Trois romans de Juan Goytisolo mettent en scène des bandes bien constituées et parfois fort structurées. Il s'agit d'ATICA ou la bande des jeunes anarchistes dans *Juegos de manos*, de la bande des enfants soldats

ou des petits orphelins dans *Duelo en El Paraíso* et de la bande des enfants de la rue dans *La resaca*. L'existence de ces groupes et leur régularité se comprend à la lumière des dégâts causés par la guerre, et, le conflit terminé, de l'insuffisance ou de l'absence d'infrastructures scolaires pour accueillir les enfants venant surtout des familles démunies. La fragilisation et l'émiettement des familles biologiques sont aussi à la base de l'émergence de ces familles de sauvetage que constituent les bandes. Vue dans cette perspective, « la fonction du « groupe » serait de suppléer autant une communauté (au sens de structure solidaire et identificatrice) défaillante, en particulier celle répondant à une définition éthique, qu'une famille biologique » (Tessier, 1998 : 56).

Indices d'une société désarticulée dont les membres déroutés et esseulés recherchent de nouveaux appuis et de nouveaux repères, les bandes fonctionnent comme des microsociétés ayant leur code et leurs règles de vie en marge d'une macrosociété à laquelle elles s'opposent en même temps qu'elles s'en protègent. Elles sont de ce fait les principaux foyers de picaresque, laquelle picaresque sécrétée comme une toxine est ensuite répandue dans la société à travers des individus en perte de valeurs. Les romans dont les univers sont ainsi contaminés montrent par conséquent une plus forte teneur picaresque que les deux autres, à savoir *El circo* et *Fiestas*, car la délinquance est ici le cadre par excellence de l'expression picaresque. La picaresque des bandes se doit en effet à leurs activités délictueuses, leur vocation à la nuisance, à la transgression et à la subversion. Elles servent en outre de cercles d'initiation. Certains enfants y trouveront leur vocation à la délinquance, d'autres y feront leurs dernières preuves en la matière. Isabel Clara Simo traduit bien cet aspect pathologique des groupes marginaux lorsqu'elle affirme qu'ils constituent une maladie sociale et sont le produit de l'absence d'un système de valeurs (1993 : 33).

Ce caractère pathologique des bandes les expose à une mort certaine, car la société, à l'image des individus qui la composent, cherche toujours à guérir des maux qui la rongent. Et si elle se montrait impuissante face à un incurable cancer, les bandes portent en elles-mêmes les causes de leur perte : intérêts particuliers au sein du groupe, querelles intestines, guerres de leadership, etc. C'est ainsi que les groupes asociaux naissent, vivent et meurent. C'est donc en suivant, et chaque fois que cela sera possible, ces trois grandes phases de leur développement que prenant une à une les bandes plus haut citées, nous nous évertuerons à dégager les signes de picaresque. Il faut naturellement

s'attendre à ce que chaque bande montre des picarisèmes différents ou que les mêmes sociopicarisèmes connaissent quelques modifications d'une bande à l'autre, étant entendu que tous ces groupes ont chacun des caractéristiques relevant de l'âge de leurs membres, de leur origine sociale, du registre et du mobile de picarisation tout comme de l'environnement dans lequel ils se meuvent.

## **2. ATICA ou la bande des jeunes anarchistes**

Les principaux actants de *Juegos de manos* forment une bande rivale d'un autre groupe anarchiste dont l'activisme, jaloué et ressenti comme un affront, sert en même temps d'aiguillon dans la mesure où ces jeunes sont poussés eux aussi, en voyant leurs concurrents agir et faire la une des journaux, à poser des actes de bravoure pour attirer sur eux le regard des médias et l'attention des autorités. ATICA rassemble des jeunes venus d'horizons divers dont le dénominateur commun est d'appartenir à de bonnes familles, des familles bourgeoises financièrement et matériellement comblées et par tradition marquées à droite, qui constituent l'élite sociale du franquisme.

Raul Rivera vient d'Arucas, une localité de Las Palmas dans les îles Canaries où il était promis à un avenir certain. Au sein de la bande son alterego se nomme Uribe alias Tanger, parce qu'il dit venir de Tanger en Afrique du nord où ses parents étaient diplomates. C'est un couple d'ivrognes dans lequel Raul incarne, comme Hercule, la force brute du défenseur et Uribe la peur, la fragilité et la malice du provocateur, ce qui leur confère respectivement les rôles de pompier et de pyromane pendant les sorties. Agustín Mendoza, 23 ans, est le plus âgé du groupe et de loin le plus cynique, le plus audacieux et le plus « perdu ». Chef naturel de l'organisation grâce à cette force de caractère, il forme un autre binôme dans le groupe avec un David lâche et très peu entreprenant sur qui il a toujours exercé une grande influence. Tous deux viennent de Barcelone. Mais, lorsqu'il prend sur lui de liquider David en représailles de l'attentat manqué contre Guarner, Agustín fait équipe avec Luis Páez, originaire de Madrid où il vit avec ses parents à la grande différence de tous les autres membres de ATICA. Pour le lecteur qu'on a habitué dans cette œuvre comme dans bien d'autres à un retour dans le passé pour trouver dans l'enfance de plusieurs personnages des éléments explicatifs de leur déviation actuelle, Cortézar est un véritable mystère. Il est de ceux qui ne bénéficient pas de ce recours à la rétrospection dans la narration

goytisolienne. Evoqué seulement au présent en rapport avec les activités de la bande, son nom n'est en outre mentionné que 94 fois alors que le moins cité parmi tous les autres l'est 171 fois et il s'agit de Raul Rivera.

Comment ces jeunes se sont-ils retrouvés pour former une bande ? L'on a coutume de dire que contrairement aux frères qui nous sont imposés par la force des choses, les amis eux se choisissent. Ce choix étant à son tour guidé par des éléments plus ou moins objectifs, l'on dit aussi que qui se ressemblent s'assemblent ou encore les oiseaux de même plumage volent ensemble. Il y a, en effet, toujours quelques points communs aux personnes qui se lient d'amitié. ATICA regroupe des jeunes bourgeois. À cette identité de classe sociale il faut ajouter le fait qu'ils sont tous étudiants à Madrid. Mais s'il faut trouver un picarisème parmi les facteurs qui ont rendu possible le rapprochement entre ces jeunes venus d'horizons divers, c'est sans conteste le climat de conflit que chacun entretient avec ses géniteurs. Cette rupture définitive pour beaucoup d'entre eux trouve son origine dans les erreurs accumulées par les parents dans l'éducation de leurs progénitures. On comprend à partir de là la nécessité de cette écriture à reculons à laquelle Goytiso se livre dans *Juegos de manos*. Cette écriture met en lumière les causes profondes des déviations actuelles observées chez les jeunes anarchistes.

Depuis Lazare et Guzman, l'aventure picaresque commence par le départ de la maison familiale, ou, pour mieux dire, le reniement de son ascendance, afin de s'ouvrir, à force de ruses et de malice, une voie nouvelle dans la société. C'est la route de l'Enfant prodigue de l'Évangile que le picaro traditionnel ou moderne fait sien en lui ôtant, loin des remords du fils et de la miséricorde du père, cet optimisme final grâce auquel l'enfant parti revient après avoir fait l'amère expérience d'une vie sans Dieu.

Planas, le voisin de chambre de Raul, sert de personnage témoin à cet effet. Christ dans un univers défigurés par le péché, il est comme une lumière qui brille dans les ténèbres et que les ténèbres ne parviennent point à étouffer. Il aurait pu sauver Raul du naufrage si l'attrait négatif d'Uribe n'était pas plus fort sur ce dernier. En effet, Planas mène une vie radicalement opposée à celle des membres d'ATICA, d'où le sentiment de culpabilité que sa simple présence donne à un Raul à qui cette présence s'impose puisqu'ils partagent le même appartement : « Durante todo el día se quedaba en la habitación estudiando, con su mirada mansa de animal doméstico. Su comportamiento metódico le sacaba de quicio. Cada uno de sus actos, juzgado con independencia, se le hacía acreedor

de una censura especial». (Goytisoló, 1969 : 27). À la lumière de ce personnage gênant, par son style de vie calme et rangé, modèle achevé de l'enfant bourgeois, les sociopicarismes antibourgeois se dessinent à grands traits. Le Planas studieux et consciencieux dénonce ainsi l'insouciance des autres quant à leurs études.

Ce sociopicarisme est, de loin, le plus propre au registre du désempourgeoisement. L'école en général, et les études supérieures en particulier, étaient un privilège accordé aux enfants des familles riches et conservatrices. Ceux des classes pauvres, s'ils n'étaient pas purement et simplement condamnés à l'analphabétisme, ne connaissaient qu'une scolarité approximative et sans lendemain, car l'école aussi était vite devenue, après la victoire nationaliste, un instrument de domination au service du régime franquiste et un vecteur privilégié de propagande pour la transmission de son idéologie aux futures générations. On y chantait les exploits des vainqueurs et les louanges du dictateur comme dans cette strophe dont Goytisoló se souvient encore : « guerra a la hoz fatal/ Y al destructor martillo/ Viva nuestro Caudillo/ Y la España imperial » (Lazaro, 1982 : 6). Les contenus des programmes réformés pour inscrire l'école dans la vision de l'Espagne éternelle et sa recolonisation par les ordres religieux la rendaient plus favorable aux vainqueurs et à leurs descendants.

Ramon Tamames attire bien l'attention sur ce système éducatif à deux vitesses, mû qu'il est par la nécessité d'endoctriner les plus jeunes afin d'assurer la relève et fortifier la base sociale du régime de Franco :

En lo social se acentuó el clasismo tradicional: enseñanza primaria (de seis a doce años) para las clases inferiores, sin garantía de escolarización total, en escuelas nacionales mal dotadas, con multiplicidad de escuelas unitarias (sin graduar para las diversas edades). Por el contrario, la enseñanza primaria privada—seguida de bachillerato— en colegios fundamentalmente de las órdenes religiosas para las clases medias y altas, conoció un auge incomparable (Tamames, 1986: 551).

C'est la raison pour laquelle le manque total d'intérêt pour leur carrière universitaire apparaît chez les jeunes anarchistes comme le sabotage d'un privilège de classe et, par ricochet, un sociopicarisme original dans le registre du désempourgeoisement. Le Planas doux et rangé dénonce quant à lui la vie désordonnée et agitée à laquelle se livrent

Raul et ses compagnons. Cette vie de débauche à laquelle ils consacrent le temps, l'énergie et l'argent volés aux études, est alimentée par des sociopicarismes dont le caractère antibourgeois tient à ce qu'il s'attaque aux bonnes mœurs ou pour tout dire, à « *la vida que Dios manda* » (la vie que Dieu recommande) : l'abus de l'alcool, le port illégal d'arme en vue d'un attentat planifié, l'arrogance, le mensonge et le vol. Ces picarismes alimentent pour beaucoup les rapports tendus qu'ont ces jeunes avec leurs parents. Ces derniers sont, en effet, la première cible d'une révolte destinée à détruire un héritage matériel mais surtout idéologique devenu encombrant parce qu'anachronique. Ils voient leur autorité bafouée par des enfants qu'ils ne contrôlent plus et qui leurs mentent verbalement ou par correspondance sur leurs activités réelles dans la capitale. L'argent reçu des parents pour soutenir les études est dilapidé dans les bars, ce qui oblige certains comme Luis Páez à voler lorsque son père le soumet à un sevrage financier.

Le projet d'assassinat de Francisco Guarner emprunté à Ana donnait à ATICA l'opportunité de se faire valoir. Le succès était perçu par tous les membres du groupe comme une consécration, c'est-à-dire l'affirmation définitive, sur la scène madrilène de la picarité, de leur volonté de rupture avec le monde bourgeois et ses valeurs. L'indignation que suscite chez les plus durs l'échec de l'attentat est au prorata de cette grande attente. David s'est montré incapable de tirer sur le vieillard. Mais lorsqu'Agustín et Luis décident de le lui faire payer par la sentence suprême, ils ont aussi décidé de la liquidation d'ATICA : « *Es como si al matar a David nos hubiésemos matado a nosotros, y como si al negar a Agustín hubiésemos negado nuestra vida* » (Goytisolo, 1969 : 263). L'assassinat de David par Agustín, plus que le reniement de ce dernier par les autres, est le crime que nous considérons ici comme le picarisme relatif à la mort de la bande. Cette mort est matérialisée par la dispersion des membres : Agustín qui se livre à la police après son forfait avait laissé son complice Luis s'échapper, ce dernier ayant étalé ses limites à l'heure de l'épreuve. Raul et Cortézar disparaissent dans la foule ; Uribe s'en remet à l'alcool pour supporter le coup. Et s'en est fini d'ATICA.

### **3. La bande des enfants de la rue**

*La resaca* est sans doute le plus picarisé des ouvrages de notre corpus, ou plutôt le roman dans lequel le picarisme des classes sociales ou des masses renoue plus fidèlement avec la tradition lazarienne.

D'abord parce que la pauvreté est ici la chose la mieux partagée, et ensuite pour la simple raison que toute violence bannie dans la proportion où nous l'ont servie les anarchistes et les enfants soldats, le picaresque garde dans une large mesure cette dimension ludique que lui donna le pauvre Lazarillo de Tormes dès le berceau du genre. Cette sorte de retour aux sources littéraires se perçoit même dans le mobile des enfants de *La resaca* avec le « *deseo de medrar* » (désir de réussir ou d'émerger socialement) comme ultime motivation des personnages les plus ambitieux parmi tous ceux qui forment cette troisième et dernière bande.

En baptisant ce groupe la bande des enfants de la rue, loin de nous l'idée que les deux premières bandes ne connaissent pas la rue dans leurs mouvements, si tant est d'ailleurs que l'expression même, sans prendre toujours la rue au sens propre, tend plus à signifier que les enfants en question sont abandonnés par les parents ou ont volontairement quitté le logis familial pour s'adonner à des pratiques peu recommandables, seul ou de concert avec d'autres camarades. Suivant cet avis, un enfant de la rue n'est pas tant un enfant qui vit dans la rue qu'un enfant qui ne vit plus dans une famille classique où il bénéficie de soins appropriés et d'une éducation complète. La rue désigne dans ce sens un espace vague ou anonyme aux contours illimités, mouvants, incontrôlés et incontrôlables qui échappe plus ou moins au regard et aux lois de la société, et qui se prête aisément à une vie peu ou pas du tout exemplaire. Ainsi, l'on peut le dire, en abandonnant parents et études, les jeunes anarchistes ont pris la rue tout comme les enfants-soldats en se soustrayant violemment à l'autorité des adultes.

Cela dit, les trois bandes créées par Goytisolo ne se ressemblent ni dans leur composition, ni dans leur organisation interne, encore moins dans leurs modes d'actions et dans leurs revendications explicitement ou implicitement formulées. C'est guidé dès le départ par le souci de ressortir les différences qui s'offrent d'une bande à l'autre que nous avons décidé de leur donner à chacune une dénomination particulière à même de mettre en lumière d'emblée ce qui la caractérise au mieux. La « bandes des jeunes anarchistes » laisse entrevoir que nous avons à faire à des personnes ayant passé le cap de l'enfance et même de l'adolescence pour certains, et engagées au nom d'une pseudo-révolution dans une campagne de sabotage en règle des valeurs sacralisées au sein de leur classe sociale ; et la « bande des enfants soldats ou des petits orphelins » situe bien dans le contexte de guerre civile qui entoure et conditionne, avec son cortège de mort et de violence, les comportements du groupe.



Pour revenir à la dernière bande, c'est un peu faute de mieux que nous l'avons appelé de la façon que l'on sait. Sa particularité c'est qu'elle n'a pas de particularité, c'est-à-dire quelque chose qui accroche ; c'est une bande ordinaire dans un quartier pauvre. Mais au fond et peut-être pour cela aussi, cette dénomination semble lui convenir plus qu'aux deux autres même en donnant à la rue son sens propre en plus du figuré. Dans l'expression « enfants de la rue », le terme « enfants » suffit à lui seul pour exclure les anarchistes. Ce ne sont pas des enfants qui composent cette bande des désemploqués. En plus, leur statut d'étudiants fait que la rue n'est pas tout à fait le lieu où ils passent le plus clair de leur temps. Ils ont leurs appartements et fréquentent plus les bars que l'université. Quant aux enfants soldats, ils font preuve d'une cruauté à laquelle l'expression a du mal à s'accommoder quand on connaît la vulnérabilité des enfants de la rue surtout dans leurs rapports avec le monde extérieur. Ajoutons à cela que le concept d'enfants de la rue est un concept éminemment urbain qui ne sied pas à une bande dont les actions concentrées dans une zone rurale sont le fait d'enfants ensauvagés par une guerre populaire.

La bande des enfants de la rue est dirigée par Metralla. Son grand attachement à Antonio qui vient d'intégrer le groupe en remplacement de Jarque exclu pour trahison, sera à l'origine de la dislocation progressive de la bande. Les autres membres sont Drácula, Pepe el Gitano, Alberto, Gonzalo, Cristóbal, et el Neorrealista. C'est en fuyant la grande pauvreté de leurs parents que ces adolescents se sont retrouvés dans cette bande. Le socioparasitisme de la rupture familiale n'est fondé dans *La resaca* que sur le seul motif de la misère matérielle. Pablo Gil Casado en donne toute la mesure au moment de définir l'espace où se déroulent les actions de l'œuvre: «La resaca se sitúa en el barrio barcelonés de los "murcianos", a donde la vida ha arrojado como la resaca arroja objetos en la playa, el desecho de la sociedad» (Gil Casado, 1968: 372). Le titre du roman est une métaphore locative qui apparente les populations démunies d'un bidonville barcelonais à des détritiques refoulés sur la berge par les vagues de l'injustice et de la haine. À l'image d'Antonio, presque tous les membres de la bande sont issus des familles misérables du quartier où ils opèrent: «Las actividades del grupo empezaban a conocerse en el barrio, en donde vivía la mayor parte de las familias de los chicos, hacinadas, como la suya, en chabolas y barracas miserables» (Goytisolo, *La resaca*, 1981: 46). La vie du gang révèle à son tour divers socioparasitismes allant du vol à la mendicité avec tous les

artifices nécessaires pour parvenir au succès : ruse, déguisement et complicité.

## Conclusion

L'étude a révélé plusieurs facettes du picarisme dans *Juegos de manos* et *La resaca* de Juan Goytisolo. Elle a permis de mettre en évidence les personnages de Juan Goytisolo qui reflètent, dans leur modernité, l'image du picaro traditionnel, sa personnalité et son état profond d'être seul contre tous, égoïste et peu soucieux d'entretenir durablement des relations amicales. Les premiers personnages picaresques de Juan Goytisolo sont des bandes qui apparaissent comme des microsociétés picaresques gangrénant des conflits dans les rapports internes entre membres d'une même organisation, fragilisant ainsi la stabilité de la macrosociété à laquelle elles s'opposent en même temps qu'elles s'en protègent.

Partant, ces macrosociétés sont les principaux foyers de picarité, laquelle picarité sécrétée comme une toxine est ensuite répandue dans la société à travers des individus en perte de valeurs. Chaque bande montre, ainsi, des picarisèmes différents ou que les mêmes sociopicarisèmes connaissent quelques modifications, étant entendu que tous ces groupes ont chacun des caractéristiques relevant de l'âge de leurs membres, de leur origine sociale, du registre et du mobile de picarisation tout comme de l'environnement dans lequel ils se meuvent.

## Bibliographie

**Djandué Bi Drombé** (2016). *Picarisme et rupture idéologique chez Juan Goytisolo*. SL : Editions Universitaires Européennes.

**Djandué Bi Drombé** (2015a). La militarisation du picaresque dans *Duelo en El Paraíso* de Juan Goytisolo. *Romanica Olomucensia* Vol. 27 (2015), Num. 2, pp.259-269.

**Djandué Bi Drombé** (2015b). Le virage picaresque dans la renaissance du roman social espagnol. *Impossibilia* 9, pp.141-166.

**Goytisolo Juan** (1969). *Juegos de manos*. Barcelona: Destino.

**Goytisolo Juan** (1981). *La resaca*. Barcelona: Destino.

**Challaye, Félicien** (1967). *Histoire de la propriété*. Paris: PUF.

**Gil Casado Pablo** (1968). *La novela social española*. Barcelona: Seix Barral.

- Gómez Yebra, Antonio** (1988). *El niño-pícaro literario de los siglos de oro*. Barcelona: Anthropos.
- Lazaro Jesús** (1982). *Juan Goytisolo*. Madrid: Paracuellos del Jarama.
- Simo, Clara Isabel** (1993). “Las palabras de la tribu: escritura y habla”, dans *Las palabras de la tribu: escritura y habla*, Madrid, Cátedra y Ministerio de cultura.
- Souiller Didier** (1980). *Le roman picaresque*. Paris : Presse Universitaire de France.
- Tamames Ramón** (1986). *La República. La era de Franco*. Madrid : Alfaguara.
- Tessier Stéphane** (1998). *A la recherche des enfants des rues*. Paris : Karthala.
- Yao Kouakou Alphonse** (2021). Le pícaro, vision iconoclaste de la société espagnole : cas de *lazarillo de tormes* et *la familia de pascual duarte*, In *Revue Infundibulum Scientific*, N°1 Octobre, pp.102-115.